Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

57 | 2018

Libido sciendi

Les études sur l'esclavage : défis et opportunités méthodologiques Rashauna Johnson est professeure associée à Dartmouth College (New Hampshire)

Rashauna Johnson

Traducteur : Emmanuel Roudaut

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/6070>

DOI : 10.4000/rh19.6070

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2018

Pagination : 128-130

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Rashauna Johnson, « Les études sur l'esclavage : défis et opportunités méthodologiques Rashauna Johnson est professeure associée à Dartmouth College (New Hampshire) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 57 | 2018, mis en ligne le 26 décembre 2020, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6070>

Tous droits réservés

objectifs, comme les cheminements légaux, institutionnels et socio-économiques, que les aspects subjectifs, à partir des expériences de vie des acteurs. Enfin, Torsten Feys (VUB) examine l'impact de l'innovation technologique, particulièrement du chemin de fer, sur l'administration des migrants. La focalisation sur les pratiques d'expulsion des migrants indésirables permet de réévaluer la centralité des déportations au sein des politiques d'immigration des États-nations modernes. La recherche sur les différents groupes professionnels souligne la grande mobilité des migrants. En même temps, les 340 000 ordres d'expulsion entre 1830 et 1914 démontrent que l'État belge – plus que des pays d'immigration comme la France ou les États-Unis –, a utilisé cette mobilité pour se défaire des indésirables à grande échelle. Le projet relancera donc le débat sur le caractère libéral de la Belgique comme terre d'accueil des étrangers.

*Torsten Feys est chercheur post-doctoral
à la Vrije Universiteit de Bruxelles (Belgique)*

RASHAUNA JOHNSON

Les études sur l'esclavage : défis et opportunités méthodologiques

Peut-on écrire les histoires de l'esclavage ? Qu'advient-il quand l'historien atteint les limites de l'archive ? Ce sont là des questions simples, mais porteuses d'enjeux énormes pour l'esclavage et l'histoire.

C'est peut-être en partant d'une archive que l'on comprendra le mieux ces débats méthodologiques. Ce qui suit est une annonce concernant un esclave en fuite. Choisie au hasard dans un journal de Louisiane en 1811, elle n'en est pas moins représentative. « Esclave en fuite sous les verrous. A été amené à la prison le 16 [courant] un homme de race noire répondant au nom de Scipion. Âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une stature de quatre pieds huit pouces, mesure anglaise, de la nation Congo, il ne parle qu'anglais et ne peut donner le nom de son maître¹⁰. »

En abordant ce type de source, l'historien part généralement du principe qu'elle contient des renseignements utiles – nom, âge, origine ethnique, localisation, langue parlée – qu'il pourra interpréter pour imaginer la vie de Scipion. Une approche qualitative se saisira de ces données brutes pour émettre des hypothèses sur la biographie de Scipion. Le « Congo » renvoie peut-être à une naissance en Afrique centrale occidentale ou, grâce à l'ethnogenèse, à l'appartenance à une communauté diasporique¹¹. Une approche quantita-

10. *Courrier de la Louisiane*, 21 août 1811.

11. James Sweet, *Recreating Africa: Culture, Kinship, and Religion in the African-Portuguese World, 1441-1770*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003 ; Sharla Fett, *Recaptured Africans: Surviving Slave Ships, Detention, and Dislocation in the Final Years of the Slave Trade*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2017, p. 9.

tive procédera sans doute à l'analyse de milliers d'annonces de ce type afin d'établir l'âge moyen des fugitifs, ou pour savoir s'il s'agissait le plus souvent d'hommes ou de femmes. Deux bases de données récentes sur les annonces d'esclaves en fuite – "Freedom on the Move" (<http://freedomonthemove.org/>) et "Runaway Slaves in Britain" (<https://www.runaways.gla.ac.uk/>) – montrent les nouvelles perspectives ouvertes par les humanités numériques. On peut espérer qu'en rendant possible des collaborations fondées sur la multiplication des points d'entrée des données, cet ensemble considérable de sources donnera lieu à des avancées historiographiques tout aussi considérables.

Un autre courant vient remettre en cause les fondements mêmes du savoir archivistique dans le champ des études sur l'esclavage. S'appuyant, entre autres, sur les travaux critiques de Gayatri Spivak et de Michel-Rolph Trouillot, ces chercheurs nous invitent à prêter attention aux origines violentes des documents d'archives et aux ellipses qui leur sont inhérentes. S'il est établi que les propriétaires d'esclaves, les pouvoirs publics et les archivistes ne laissaient aucune place à la voix, à l'expérience et au point de vue des personnes marginalisées, ils estiment que les historiens doivent réfléchir aux moyens de permettre à ces absences « incodables » de briser le fil de récits qui se contentent de reproduire les sources d'archives sans les interroger. Dans des travaux provocateurs, la théoricienne de la littérature Saidiya Hartman incite les historiens à contester les fondements épistémologiques de l'entreprise archivistique. Pour en revenir à l'annonce transcrite plus haut, elle poserait sans doute la question suivante : que pouvons-nous vraiment connaître de Scipion, étant donné le contexte historique et archivistique de cette représentation qui nous est donnée de lui ¹² ? À cela les historiens de l'esclavage apportent des réponses diverses. Pour Vincent Brown, les documents d'archive apportent la preuve, dans un contexte historique bien spécifique, que les peuples captifs arrivaient à donner du sens à leur existence dans un système pourtant conçu pour les opprimer. Selon lui, cette réalité montre qu'une interprétation unique et globale est impossible puisque l'entreprise de domination d'esclaves réduits au statut de marchandises ne parvenait jamais complètement à ses fins¹³. Plus récemment, Marisa Fuentes a utilisé les archives pour créer un espace narratif négatif, en creux, où elle se sert du témoignage de l'archive pour peindre les contours de ces silences, dans un processus qui finit par donner à voir la forme de cette absence historiquement déterminée¹⁴. Quant à l'historienne Tiya Miles, elle utilise avec

12. Saidiya Hartman, « Venus in Two Acts » *Small Axe*, 26 juin 2008, p. 1-14.

13. Vincent Brown, « Social Death and Political Life in the Study of Slavery », *The American Historical Review*, n° 114, décembre 2009, p. 1231-1249.

14. Marisa J. Fuentes, *Dispossessed Lives: Enslaved Women, Violence, and the Archive*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2016.

quelques autres les documents d'archive pour produire des « contre-récits » de fiction historique¹⁵.

Où en sont les historiens de l'esclavage face à ces débats méthodologiques? Ce qui est certain, c'est qu'à l'heure où, partout dans le monde, chercheurs et militants viennent demander des comptes aux empires et aux nations, aux universités et aux entreprises sur le rôle qu'elles ont joué dans les injustices héritées de l'esclavage, les historiens ont le devoir moral et professionnel d'écrire des histoires rigoureuses et exigeantes de cette époque et de ses conséquences. Néanmoins, au lieu d'édifier un mur infranchissable entre le domaine des archives et de l'histoire d'un côté, et celui de l'hypothèse et de la fiction de l'autre, les historiens pourraient mettre ce moment à profit pour réfléchir au renouveau qu'insufflerait à l'histoire une plus grande part faite à l'hypothèse et à l'imagination. Ces approches nous rappellent que grâce à la technologie et à une approche collaborative, nous pouvons trouver des manières inédites de sonder les archives, tout en posant des questions qui ne trouveraient pas leur place dans les lectures traditionnelles des sources. Cette double innovation nous permettra de mieux saisir la signification de ces histoires tout en remodelant les normes disciplinaires afin de les ouvrir aux points de vue et contre-récits de ceux qui sont systématiquement exclus.

*Rashauna Johnson est professeure associée
à Dartmouth College (New Hampshire)*

Traduit de l'anglais par Emmanuel Roudaut

SILVIA MARTON

Histoire et mémoire du long XIX^e siècle en Roumanie

Comment gère-t-on la mémoire du long XIX^e siècle en Roumanie? Et surtout comment écrit-on son histoire? Comment écrit-on l'histoire de 1918? Ce sont des questions d'une grande actualité en cette année du centenaire. En 1918, par l'incorporation de provinces roumanophones, sur les ruines des empires austro-hongrois et russe, la Roumanie double de superficie et de population. Depuis, la mémoire et le récit officiels mettent en avant non la rupture qu'a représentée la guerre, mais la continuité : l'union de 1918 est considérée comme l'achèvement du projet national, poursuivi au moins depuis 1848, à savoir l'unification sur des critères ethniques de tous les Roumains au sein d'un seul État.

Aujourd'hui encore, une certaine tradition retient les moments forts du XIX^e siècle uniquement sous le signe de ce déterminisme national, 1918

15. Tiya Miles, *The Cherokee Rose: A Novel of Gardens and Ghosts*, Winston-Salem, John F. Blair, 2015. Voir également John Keene, *Counternarratives: Stories and Novellas*, New York, New Directions, 2015.